

Aux premières loges du “New Yorker”

Coulisses

Pour autant qu'ils soient un tant soit peu curieux et aussi qu'ils aient l'esprit affûté, les réceptionnistes possèdent une vue sans équivalent sur les allées et venues des membres d'une entreprise et de leurs invités. C'est un tel poste qu'occupait Janet Groth, fraîchement diplômée de l'université du Minnesota, qui se retrouva là alors qu'elle espérait devenir une écrivaine riche et célèbre. Elle participa bien à un concours de nouvelles de la revue “Mademoiselle”, mais le premier prix fut remporté par une certaine Sylvia Plath...

Publié en 2013, son savoureux récit autobiographique “The Receptionnist. An Education at the New Yorker” nous parvient, traduit en français, sous le titre “La réceptionniste du New Yorker”. Une plongée dans un monde délicieusement suranné.

Entrée en 1957 (avant la vague du féminisme), Janet Groth officia au 17^e étage (celui des auteurs et d'une poignée de dessinateurs) du prestigieux “New Yorker”, magazine américain fondé en 1925. Elle y restera jusqu'en 1978, reconnaissant ne s'être “jamais élevée au-dessus de [son] poste initial”,

tout en nuanciant que son parcours “s'inscrit dans un récit personnel plus vaste”. Elle sera bien davantage qu'une hôtesse, ou une standardiste, puisqu'elle côtoiera les auteurs phares que furent E.B. White, Joseph Mitchell ou John Berryman, voire partagera avec eux d'intenses conversations. Le chapitre “Déjeuner avec Joe” relate d'ailleurs ses mémorables repas avec Joseph Mitchell (où leur fut servie une “excellente nourriture mais j'aime à penser que nos discussions constituaient pour l'un comme pour l'autre le véritable festin”) ainsi que de fameux apéros : Dry Martinis et autres substances alcoolisées consommées par un entourage “qui avait le gosier en pente”. Une autre époque, vraiment !

En tant que réceptionniste, c'est elle qu'un Salinger sollicite alors qu'il cherche un distributeur de Coca-Cola (inexistant), c'est toujours elle qui redirige Woody Allen qui s'est trompé d'étage, tout comme elle renseigne à Jean Seberg les toilettes.

C'est avec une franchise extrême, qui mettrait presque mal à l'aise, que Janet Groth relate, non sans humour,

certaines de ses nombreuses liaisons. Un dépit amoureux, aussi, qui la meurtrit au point de vouloir mettre fin à ses jours.

On apprécie le regard qu'elle porte sur le Vieux Continent quand elle visite l'Angleterre, l'Italie ou la Grèce. Alors qu'elle aurait dû se rendre à Hydra, elle se retrouve sur une île inconnue. Là, elle entame un important travail d'introspection. “Je m'étendis sur le dos et fermai les yeux pour réfléchir.” Après avoir passé en revue son enfance, Janet Groth s'en va “débusquer la vérité la plus dure”. Dix ans de psychanalyse plus tard, “je savais désormais qui j'étais et ce que je voulais”. La voilà prête à s'affranchir. Elle quitte le “New Yorker”, passe son doctorat en littérature et part enseigner dans diverses universités. Marie-Anne Georges

La réceptionniste du New Yorker Janet Groth traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Cohen Editions du sous-sol 268 pp., env. 21,50 € ■

par Marie-Anne Georges

